

Guy BOLEY, *Fils du feu*, Paris, Grasset, août 2016, 157 p., 16,50 € [n° 12].



Premier roman publié de Guy Boley, ce livre a obtenu le prix Georges Brassens en 2017. Il nous fait remonter à l'enfance du narrateur, marquée à jamais par sa fascination pour la forge paternelle et par le drame familial que fut la perte jamais comblée de son petit frère à l'âge de 4 ans, en laquelle il voit l'élément fondateur de sa vocation de peintre. C'est donc un roman sur les origines, et à plus d'un titre, car dans l'univers quotidien de cet enfant sensible et imaginaire, les éléments, les forces primitives, constituent un défi permanent. Pour les dompter, il faut des surhommes, des dieux vivants, « des lares de pleine chair qui dressent des éclairs et créent des épopées avec chaque barre de fer » (p. 16) comme le père, et surtout Jacky, son ouvrier. À peine entrevu et c'est le coup de foudre pour ce taiseux taciturne, ce géant évocateur des grandes cosmogonies et des grands bouleversements telluriques, ce « premier grand amour » (p. 20) à l'origine de l'orientation sexuelle du narrateur. C'est d'ailleurs dans un style empreint d'une grande sensualité que sont décrites la forge et l'harmonie des deux hommes qui y martèlent le fer de concert : « Pas un mot, pas un cri, juste des souffles mêlés comme font les amants », attentifs aux escarbilles qui risquent toujours « comme des baisers voraces [de] mordre le corps de l'autre » (p. 15). Lorsque le drame aura éclaté, entraînant le père dans une spirale de violence qui débouche sur une bagarre sanglante avec son employé, « étreinte admirable et sauvage » (p. 81), celle-ci sera encore présentée comme un corps-à-corps érotique évocateur de la violence à l'origine du monde, et de cet « accident cosmique » qu'est toute naissance « entre deux cuisses de viande, dans le sang, la douleur, le placenta, les cris, dans le creux d'une étoile qui s'éteignit en même temps que leurs corps, pleins de bruit et de fureur, vagissaient à la vie en déchirant en deux le ventre de leurs mères » (p. 81). Le même vocabulaire brut, rugueux, organique, accompagne le début d'initiation sexuelle du petit garçon, comme cela se faisait à l'époque, par les grasses plaisanteries de copains à peine mieux informés, car cette révélation que le ventre des femmes est lui seul « à l'origine du Tout » lui tombe dessus dans les WC de l'école « à la verticale d'un trou qui pue la merde » (p. 68).

La construction du récit est intéressante car, pour venir au drame familial, le narrateur use d'abord du masque et des détours de la métaphore pour semer dans le texte des indices annonciateurs en apparence innocents. C'est le hachoir de la grand-mère qui tombe sur les grenouilles, sec et précis « comme les coups du destin » (p. 53). Ce sont aussi les mauvais tours que jouent les éléments, car si les hommes doivent dompter le feu et le fer, les femmes doivent compter avec le cheval de fer qu'est le train, et se battre avec le vent, cette « grande gueule de vent » (p. 40) qui leur pourrit la vie les jours de lessive en rabattant la fumée de la locomotive et en crachant des flots d'escarbilles sur la nature, les maisons et le linge immaculé tout juste mis à sécher. Cela donne lieu à des descriptions pittoresques, à la fois des culottes de toutes dimensions, gonflées comme des voiles de navire sur la corde à linge, et de leurs propriétaires furieuses, « amazones à cheval sur leur panier » ou « walkyries coiffées de bigoudis » forcées à donner l'assaut pour protéger leur bien. C'est très drôle, mais pourtant, à notre insu, sournoisement, déjà, le malheur s'est introduit poétiquement dans la place, par ce « tapis de deuil » (p. 40) dont le vent recouvre toutes choses et le linge en particulier, parmi lequel se trouvent les draps de la famille, et notamment celui du petit Norbert qui va mourir. Élément capital, car c'est l'absence de ce drap sur la corde à linge qui va pour toujours signifier le vide laissé par la mort du frère. Et lorsqu'il aura enfin cédé à sa vocation de peintre, la toile ne fera que tenter, en vain, de se substituer à ce drap et de faire que cette mort ne soit pas arrivée. Mais avant d'en venir là, le narrateur nous présente une voisine de la famille, Marguerite-des-Oiseaux, personnage à la fois pittoresque et pathétique, en deuil et en déni du deuil de son enfant, comme le sera la mère du petit Norbert. Nous ne le savons pas encore, mais c'est une sorte de leurre, qui permet d'approcher tout doucement du sujet tout en le maintenant encore à une distance supportable. Le lecteur est confronté à une autre ruse, un autre détour

métaphorique, avec l'épisode de l'arbalète forgée par le père, et de cette flèche de fer envoyée si loin et si haut dans le ciel qu'on ne la revit jamais, ce qui donne lieu à la vision du père mort, monté au paradis pour la retrouver, et siégeant parmi les justes, la fameuse flèche dans une main, un enfant dans l'autre. À ce moment-là, ce commentaire du narrateur : « et sans doute m'attend-il » (p. 30) peut prêter à confusion – comme le titre du roman, *Fils du feu*, peut s'entendre au singulier et au pluriel – car c'est seulement douze lignes plus loin que l'on apprend qu'il y a eu un petit frère et qu'il est mort. De même qu'il faudra attendre la fin du roman pour savoir avec quelle brutalité la mère a appris la mort de son enfant.

Mais avant cela, et nous laisserons au lecteur le plaisir de la découverte, il y aura eu le cortège des malheurs qu'entraînent, dans une famille, les blessures inguérissables, la vie qui va malgré tout, et les bouleversements liés aux trente glorieuses, le tout narré dans un style puissant, à la fois poétique et abrupt, hors de tout pathos larmoyant. On notera aussi avec quelle justesse sont suggérées les réactions de l'enfant face à des événements ou révélations qui le dépassent et l'écrasent. C'est notamment par l'évocation répétée de grandes figures mythiques ou héroïques que le narrateur produit cet effet de loupe, et confère à ce récit profondément humain un souffle épique nourri à celui de la forge.

Claude-Rose Peltrault

Guy BOLEY, *Quand Dieu boxait en amateur*, Paris, Grasset, août 2018, 180 p., 17 € [n° 14].



Ce roman (ou cette autobiographie ?), est un hommage rendu au père de l'auteur-narrateur.

René Boley a été un homme doué de mille talents : ouvrier et artiste, forgeron et boxeur, chanteur d'opérette et acrobate. Mais il est né dans un milieu populaire et la vie l'a malmené : la mort du père, la pauvreté, la mère femme de ménage, l'apprentissage à 14 ans, la perte cruelle d'un enfant, l'alcoolisme et la maladie...

Sa mère, pour détourner l'adolescent des livres inutiles et en faire un homme, le pousse à pratiquer la boxe. Il sera champion de France mais... continuera à lire. Il partage l'amour des mots et de la littérature avec un ami, Pierre, qui devient le curé de l'église du quartier. Ce roman est aussi le récit d'une amitié d'enfance qui perdure à l'âge adulte. Le jeune curé dynamique lui propose le rôle de Jésus-Christ dans une pièce de théâtre qu'il a montée, *La passion de Notre Seigneur Jésus-Christ*. Ce spectacle édifiant rencontre un franc succès, surtout auprès du public féminin, probablement séduit aussi par le physique avantageux du premier rôle.

Guy Boley rappelle comment cette vie heureuse sombre dans le malheur après le décès d'un petit frère. L'adolescent qu'il est devenu rejette alors sa famille en souffrance : « Je passais comme un orage au milieu de leur chagrin, je savais que leur vie n'allait plus du tout. »

Il faudra sa mort pour qu'il redécouvre « Mon père, ce héros. Mon roi d'éternité... », Dieu en somme qui a porté sa vie douloureuse comme le Christ sa croix.

La petite ville de province où se déroule l'histoire, c'est Besançon : « Un fleuve en forme de lyre, *Le Doubs*, sertit comme un bijou ce bouclier de toitures et d'âmes subséquentement nommé *centre-ville*... » (p. 14).

Le héros meurt dans l'hôpital où il est né. « Distance entre le lieu de sa naissance et celui de sa mort : trois étages » (p. 16). René n'a jamais quitté sa ville natale.

Le lecteur retrouve le quartier populaire excentré de *Fils du Feu* (Grasset, 2016), un dépôt de locomotives à vapeur aux confins des Chaprais, avec ses activités et ses distractions de l'immédiat après-guerre que viendra bousculer mai 68 et ses révoltes.

Le roman ne se limite pas à l'évocation de « gens de peu » pendant les trente glorieuses. L'écriture est rude, imagée, pleine d'humour et d'émotion et le lecteur ne s'ennuie jamais. Ce livre chaleureux se lit d'une traite et avec passion.

Françoise Maillot